60e ANNEE (6e SÉRIE) N° 27 6 JUILLET 1950

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'Allemagne et la paix du monde. — II. L'Allemagne de l'ouest. — III. Perdus dans le Pacifique. — IV. Cinquante ans de médecine, 1900-1950. — V. Charlatans de la médecine. — VI. Où en est la graphologie ? — VII. La conversion de Sigrid Undset. — VIII. La question d'Homère. — IX. Montalembert en 1848.

I

Dans la *Revue des deux mondes* du 1er mai, M. Albert Rivaud, de l'Institut, a traité d'une question singulièrement complexe et même angoissante : *L'Allemagne et la paix du Monde*. Il souligne d'abord un fait évident, à savoir que depuis l'armistice du 8 mai 1945, cinq ans se sont écoulés sans que la paix ait été non seulement conclue, mais même négociée et discutée. La guerre suspendue pourrait, en théorie, reprendre au premier signal. Sans doute les accords du 22 novembre 1949, signés à Petersberg, au sud-est de Bonn, ont-ils conféré à l'Allemagne de l'ouest une certaine autonomie et des bribes de souveraineté. Cette Allemagne n'a plus devant elle des militaires mais des diplomates, prêts à discuter avec elle. Mais le problème allemand est loin pour autant d'être résolu.

M. Rivaud fait observer d'abord comment ce problème a été compliqué, dès le principe, par les erreurs des vainqueurs. La première de ces erreurs fut de ne pas faire à la France, si intensément intéressée au problème allemand, la place qui lui revenait dans les débats qui ont conduit à l'armistice et qui l'ont suivi. La France était considérée, par les Anglais, les Américains, et surtout par les Russes, comme une puissance négligeable. Consciemment ou inconsciemment, les Alliés ne voulaient donc voir que *la force* et même la force *actuelle*, sans tenir compte de facteurs d'importance énorme, tels que l'expérience du passé, le génie politique.

Laissés à eux-mêmes, ils ont cherché d'abord à éviter les erreurs de l'armistice de 1918 : il avait été signé avant que l'Allemagne eût reçu le coup final, ce qui devait lui permettre de nier sa défaite ; on n'avait pas jugé les coupables ; on n'avait pris aucune précaution contre la Russie marxiste. Anglais et Américains ont voulu, cette fois : 1° pousser l'Allemagne jusqu'à la « capitulation sans conditions » ; 2° juger les coupables de guerre ; 3° séduire par des concessions, mais aussi enfermer en des limites précises, l'allié soviétique.

On peut bien dire que la faute des fautes a été le troisième point que nous venons d'indiquer. A Yalta, à Potsdam, on a donné à la Russie de nouvelles frontières, mais c'est au détriment de la Pologne, que l'on essaie de satisfaire par des morceaux d'Allemagne. Et le fait le plus grave, le plus fécond en conséquences redoutables, ce fut de laisser à l'influence russe non seulement une partie de l'Allemagne vaincue, mais des peuples entiers : Pologne, Tchéco-Slovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Yougo-Slavie. Et l'on sait que, seul, ce dernier pays, à force de « ruer dans les brancards », a réussi à retrouver son indépendance nationale.

Les hommes d'Etat anglais et américains n'ont donc rien vu des grands problèmes qu'ils allaient créer. Il est à présumer que s'ils avaient écouté un peu plus la France et cédé un peu moins à leurs illusions sur le marxisme communiste, ils n'auraient pas sacrifié la liberté de tant de peuples, laissé la voie ouverte à l'impérialisme communiste, ouvert les voies à la situation actuelle, où l'Allemagne est coupée en deux, l'Europe et enfin le monde lui-même, pareillement !

Mais restons en Allemagne. Que pensent les Allemands ?

> « Un livre fameux de Spengler, écrit M. Rivaud, a exprimé leurs angoisses devant ce problème vital. Les décisions de Potsdam le leur imposent à nouveau sous la forme la plus cruelle : occident ou orient ? Christianisme ou communisme ? Quelle est, pour le Reich écartelé, la voie du salut ? Quels sont pour lui les moyens de retrouver l'unité perdue sans rien sacrifier du passé ? »

L'Allemagne professait le mépris, le dégoût, l'horreur de la barbarie russe. Les 18 millions d'Allemands qui subissent la sujétion russe ont gardé ces sentiments. Le reste des Allemands, ceux d'occident, ne peut songer sans colère à la situation de leurs concitoyens de l'est. Mais où est le salut, où est la solution du problème ?

> « Les problèmes humains les plus poignants restent livrés au jugement de politiciens américains, britanniques ou français, aveuglés tantôt par l'intérêt mercantile, tantôt par les soucis électoraux, les consignes ou les ressentiments des partis. »

En gros, les préoccupations des alliés occidentaux étaient les suivantes : la France voulait 1° la sécurité, et 2° si possible, des restitutions et des réparations ; — elle veut aussi la « punition des coupables ». Les Anglais songent, en premier lieu, au rétablissement normal des échanges commerciaux avec l'Allemagne. En second lieu, ils redoutent la concurrence de l'industrie allemande et,

en troisième lieu, ils ont horreur de l'espèce dite : nazis, et la « dénazification » de l'Allemagne est l'une de leurs préoccupations essentielles.

Quant aux Américains, ils trouvent absurde de détruire ou de rationner les industries allemandes, de priver ainsi l'Europe d'un de ses plus puissants facteurs de production. Ce qu'ils ont cherché en Allemagne, c'est surtout des secrets de fabrication, des occasions de placements de capitaux, et ils s'obstinent à considérer comme tout à fait improbable l'hypothèse d'une Allemagne agressive et passionnée de revanche.

Quelle est l'attitude de l'Allemagne, en face de ces tendances diverses des puissances occupantes ? A cette question, M. Rivaud répond dans la même Revue, au numéro du 15 mai :

« L'Allemagne occidentale « résiste » aux alliés sur tous les terrains, avec une patience, et une énergie sans défaut, et, assez souvent, il faut l'avouer, avec une certaine adresse, mais aussi avec des accès de violence qui viennent parfois tout compromettre. »

Sous ce rapport, il y a unanimité, en Allemagne, et le gouvernement communiste de l'Allemagne de l'est reprend et amplifie les demandes des Allemands de l'ouest, en affectant de ne parler que des maux de ceux-ci. Que réclame-t-on ? la fin rapide de l'occupation et des réquisitions, la fin de la dénazification, la fin des démontages et démantèlements d'usines, le renoncement des occidentaux à de menues rectifications de frontières au profit de la Belgique, de la Hollande ou de la France, le retour de la Sarre à la communauté nationale. Il va sans dire que les Allemands occidentaux ajoutent à ces revendications qui leur sont communes avec les Allemands de l'est, le rétablissement des anciennes frontières orientales du Reich, ce dont les dirigeants communistes de l'est se gardent bien de parler !

Tous les Allemands donc sont « résistants ». C'est leur manière d'être patriotes actuellement. Les sabotages, les violences matérielles sont cependant soigneusement évités. La « résistance » allemande n'agit pas comme le fit la résistance française, sous l'occupation allemande : elle ne fait pas sauter des ponts, des barrages de centrales électriques, des chemins de fer.

« Mais tout ce qui tient une plume, tout ce qui parle en Allemagne — et Dieu sait si l'on parle et si l'on écrit ! — revient, sans jamais se lasser, sur les thèmes essentiels. »

Ajoutons que l'action des Allemands pour desserrer leurs entraves est soutenue par une propagande intense au dehors, notamment en Angleterre et aux Etats-Unis. Elle spécule notamment sur l'opposition républicaine au président Truman, sur l'influence des Germano-Américains, liés le plus souvent aux financiers et aux industriels du Reich. En résumé, le problème allemand est loin d'être résolu. Mais ne dépend-il pas au fond du problème mondial et du dilemme tragique : est - ouest ?

II

Puisque nous sommes en Allemagne, nous y resterons, en lisant dans *La Vie Intellectuelle* de mai, l'article de M. A. Frisch, intitulé : *L'autre Allemagne, derrière le rideau de fer.*

« On possède peu d'informations exactes et instructives sur l'Allemagne orientale. »

Telle est la première constatation de l'auteur. Et cependant, malgré le rideau de fer, des liens de tous genres subsistent entre les Allemands des deux zones. Mais une censure sévère s'exerce sur les correspondances. Les autorités allemandes et soviétiques cachent à l'envi l'évolution économique de la zone. Elles donnent bien des statistiques, mais en pourcentage seulement et non en valeur absolue, ce qui ouvre la porte aux interprétations tendancieuses et arbitraires. Les correspondants de presse ne peuvent quitter Berlin et ignorent tout de ce qui se passe en province. Il y a sans doute, presque chaque jour, des réfugiés politiques, s'évadant de l'est vers l'ouest. Les journaux en signalent constamment. Ils en ont fait état en particulier lors des manifestations communistes de la Pentecôte. Mais ces réfugiés n'apportent que des témoignages fragmentaires et peu contrôlables. L'opinion publique a pris la fâcheuse habitude de se méfier de toute vérité désagréable, pour éviter de se trouver en face de la cruauté ou de la barbarie. En occident, quand on entend parler des camps de concentration de l'est, il en est beaucoup qui « s'efforcent d'épargner à leur conscience toute émotion, en disant : « On ne peut pas savoir si c'est réellement vrai... »

Pour connaître cette vérité importune, il nous faut donc procéder en partie par raisonnement. Or, voici un fait massif : depuis quinze mois environ, mille personnes par jour, en moyenne, franchissent clandestinement la frontière pour chercher refuge dans l'Allemagne de l'ouest, ce qui constitue l'un des aspects les plus obscurs mais les plus dramatiques de ce que nous avons appelé ci-dessus « le problème allemand ».

Or, sur ces milliers de réfugiés, il n'y a que peu de personnes faisant de la politique. L'immense majorité est formée d'individus qui préfèrent les incertitudes redoutables de l'exil volontaire à la vie misérable de la zone. La presse sous contrôle soviétique ne cesse pourtant de faire le tableau le plus noir de la vie en occident, surtout pour les réfugiés. N'importe, les réfugiés partent dès qu'ils le peuvent ! Preuve de leur détresse, et preuve irréfutable, que veulent - ils donc : vivre et vivre indépendants. En Allemagne occidentale, pas de rationnement, pas de pénurie alimentaire. De l'autre côté, tout est rare, tout est difficile à trouver, qu'il s'agisse d'une épingle, d'un tissu ou d'une pomme de terre !

Il serait cependant simpliste de faire du rideau de fer la séparation entre l'enfer et le paradis ! Il y a autre chose. Les occupants ne sont pas restés inactifs : ils ont réellement détruit le nazisme, dans leur zone, en frappant la puissance financière de la grosse et moyenne bourgeoisie, en condamnant les classes dites moyennes à la prolétarisation.

Les camps de concentration dont on a annoncé avec fracas la fermeture, depuis peu, ont accompli une œuvre effroyable. De 1945 à 1949, celui de Sachsenhausen a vu passer 50.000 personnes, dont 25.000 sont morts au camp et 9.000 — y compris des femmes et enfants — ont été déportées. Au camp de Buchenwald, 13.200 personnes seraient mortes de 1945 à 1946. Au camp de Brandebourg, fermé en 1948, sur 18.000 internés, 9.200 auraient trouvé la mort avant décembre 1946. A Bautzen,

enfin, on aurait compté 6.000 morts sur 23.000 internés, de 1945 à 1946. Chiffres approximatifs naturellement et nullement officiels ! Ils n'en sont pas moins effroyables. Pauvre humanité ! Au Moyen Age, c'était la peste qui faisait des ravages dans les populations sans hygiène. En notre siècle de Progrès, c'est la haine des hommes qui tue et parfois scientifiquement !

L'aspect le plus déplorable de ce régime soviétique est celui de la terreur policière. On pense invinciblement à la parole de Napoléon : « Le premier imbécile venu peut gouverner avec l'état de siège ! » Il dirait sûrement aujourd'hui : « Avec le rideau de fer ». Les gouvernants qui emploient ce système ne révèlent pas seulement leur férocité, leur mépris de l'homme, mais encore l'étroitesse de leur esprit et de leur capacité politique. Il est vrai que lorsque l'on ne croit qu'à la matière !...

La police sévit en Allemagne orientale comme partout où s'exerce le régime communiste. Plus de sécurité, plus de tranquillité pour personne. C'est l'arbitraire policier dans toute sa laideur. Impossible de se réfugier dans l'abstention et la neutralité. Qui n'est pas avec moi est contre moi !

Si l'on examine l'œuvre économique, on constate la mise en œuvre d'un calcul machiavélique : on a fait la réforme agraire, en limitant les nouvelles propriétés à 5 hectares. Il en est résulté une baisse catastrophique de la production, car aux nouveaux propriétaires on n'a donné ni outils, ni machines, ni cheptel.

« L'échec de la réforme agraire a été très probablement voulu, écrit M. Frisch. Il s'agissait tout simplement de préparer les paysans individualistes de l'Allemagne à la collectivisation, en leur rendant l'existence individuelle matériellement impossible. Les autorités sont en train d'installer les premières fermes collectives et on peut s'attendre à une expansion très rapide de cette institution. »

Dans l'industrie, il s'est produit, dès le principe, des confiscations nombreuses. Actuellement, il y a trois secteurs : 1° industries-clés, avec 1/5 de la main-d'œuvre, aux mains de sociétés anonymes soviétiques ; 2° entreprises nationalisées, comprenant environ 1/2 du monde ouvrier, très centralisées et avec influence syndicale presque nulle ; 3° secteur libre ou privé, avec 30 % de la main-d'œuvre, mais étroitement surveillé par des syndicats communistes.

Dans le commerce, situation analogue.

Il faut noter que, sous le rapport économique, l'Allemagne de l'est est proche de l'épuisement total. Les Soviets ont pris, au titre des réparations, tout ce qui a pu être enlevé, et jusqu'à des rails de chemins de fer et des installations ferroviaires de signalisation. Encore maintenant, et alors que la production n'a pas dépassé 60 % de celle d'avant-guerre, un quart environ de cette production déficitaire est prélevé au même titre des réparations par la Russie. On peut imaginer, par suite, la pénurie en biens de consommation de tous les genres dont doit souffrir la population allemande. Donnons un ou deux exemples :

« Un kilo de jambon de Paris coûte... 76 marks, soit environ 6.500 francs ; un kilo de poulet environ 1.500 fr. ; un kilo de lard environ 5.000 fr., etc. ».

En somme, tout un peuple est réduit à l'esclavage au profit d'un autre. L'exploitation capitaliste contre laquelle il a été tant déclamé n'était qu'un jeu auprès de l'exploitation communiste d'une nation par une autre et du prolétariat lui-même au profit d'une caste dirigeante.

Quel résultat découle de tout cela, en ce qui concerne l'assimilation communiste ? Il serait difficile de croire que les habitants de l'Allemagne orientale puissent être séduits par un tel régime ! L'orgueil allemand n'est pas mort. Les Allemands sont profondément humiliés de se sentir sous la botte russe, détestée et méprisée. Les souffrances accumulées depuis des années ajoutent à ce sentiment inné chez les habitants de ces régions. On n'est donc pas surpris d'apprendre que « en fait, les habitants de l'Allemagne orientale sont, dans une très grande majorité, hostiles aux communistes qui dominent le pays ». Le seul appui de la soi-disant République démocratique allemande, ce sont les cadres politiques et syndicaux, et une minorité d'intellectuels et d'ouvriers matériellement favorisés.

Si nous estimons, sans crainte de nous tromper, que le « boa constrictor » soviétique n'a pas encore digéré les énormes morceaux qu'il a ingurgités : Pologne, Hongrie, Tchéco - Slovaquie, Roumanie, Bulgarie, comme en témoignent les épurations continuelles, que l'on peut comparer à des éructations et à des vomissements du monstre, il est certain que le dernier morceau, ou si l'on veut, le dernier satellite absorbé par l'Union soviétique « est particulièrement faible et psychologiquement vulnérable ».

Le seul danger est que, en face des zones occidentales surpeuplées, se dresse cette zone orientale presque vidée de sa substance.

« La puissance d'attraction de ce vide sera d'autant plus à craindre, s'il y a des hommes en surnombre, vivant dans une misère sans espoir. »

Lorsque les hommes n'ont plus de pain, ils oublient aisément le prix de la liberté. Il faut leur donner du pain, pour leur faire comprendre que ce pain est amer sans la liberté. Et cela n'est pas vrai seulement de l'Allemagne. Comme le remarque, en terminant, M. Frisch, « c'est le grand dilemme de notre époque ». On ne combattra efficement le communisme qu'en donnant une solution au problème social. Mais n'oublions pas ce que Brunetière appelait « l'équation fondamentale » : « la question sociale est avant tout une question morale, et la question morale est essentiellement une question religieuse. »

III

Nous reviendrons à la *Revue des deux mondes* des 1er et 15 mai, pour lui emprunter un pathétique épisode de la guerre. Il nous est raconté par le lieutenant James Whitaker, témoin oculaire, sous ce titre : *Perdus dans le Pacifique*. Récit d'une aventure vécue.

Il s'agit d'un bombardier *Liberator* où se préparent à monter cinq aviateurs, pour se poser près d'Honolulu. Les cinq hommes ont la perspective de jouir bientôt de la possibilité de retourner sur le continent américain et de revoir leurs foyers. A la dernière minute on leur annonce qu'ils emmèneront le célèbre aviateur Eddie Rickenbacker, l'as nc 1 de la première guerre mondiale, et deux autres passagers.

Mais juste au moment du départ, alors que les quatre moteurs sont lancés pour l'envol, un frein se bloque. L'avion n'échappe à la destruction que par une bonne fortune rare. Tout le matériel embarqué est bousculé. Il faut changer en hâte d'appareil. Les couchages, les bagages, plusieurs sacs de courrier pour les troupes d'opération, passent d'un avion dans l'autre. Le navigateur Angelis, examine son *octant*, appareil servant à faire le point.

— « Votre appareil n'a rien ? lui dit-on. — Je ne crois pas, répond-il. Pendant le virage, il a sauté de la table, pour aller se cogner contre la paroi. Je n'ai pu l'en empêcher, car je maintenais les instruments les plus précieux. »

Tout ce qui allait arriver tenait dans cet incident. Les aviateurs ont pris l'air. Leur première étape est une île située à 1.700 milles au sud-est des Hawaï. Le navigateur annonce qu'il a pris d'excellentes hauteurs d'étoiles qui indiquent fort bien la route à suivre. On vole à 5.000 mètres.

Un peu après, Angelis, le navigateur, montre un front soucieux. D'après ses calculs, on devrait être arrivé. Après discussion, les aviateurs concluent qu'ils ont « raté l'île en passant au nord-est ou au sud-est ». L'octant a sans nul doute été déréglé par le choc au départ et a fourni des renseignements inexacts. Le fait est clair. Le commandant de bord, Bill Cherry, en homme du Texas, le constate simplement : « Nous sommes égarés ».

Il reste de l'essence pour quatre heures de vol. On essaie « la manœuvre en carré », qui consiste à décrire un vaste carré dans les airs, en appelant par radio des postes capables de donner des signaux. Une île est atteinte par radio. On lui demande de lancer des obus réglés pour éclater à 2.700 mètres. Mais nos aviateurs ont beau écarquiller les yeux ou braquer des lunettes. Ils ne voient rien. Au bout de 3 heures de vol, il n'y a plus qu'à lancer un S.O.S., et à essayer de se poser sur l'océan, opération délicate et dangereuse, puis se confier aux canots pneumatiques.

L'opération si difficile est cependant réussie pour le mieux, sans accident de personnes, sauf une blessure peu grave. Les canots sont gonflés. L'avion est abandonné et disparaît bientôt dans les flots.

— « Dites, les gars, cela vous ennuierait-il que je prie ? » s'écrie Angelis, le navigateur.

— « Que diable croyez-vous que nous fassions ? » grogne Cherry, sans lever les yeux.

Voilà donc nos huit hommes dans leurs radeaux étroits : 1 m. 20 sur 2,10 extérieurement, mais seulement 0,70 sur 1,65 intérieurement, et cela pour trois personnes. Le canot qui n'a que deux passagers est encore plus petit. Quand ils sont tous à flot, commence le drame proprement dit. Pas de vivres, si ce n'est quatre oranges anémiques. Pas d'eau. Cigarettes noyées. Autour des radeaux, des escadrons de requins.

« Cent dollars au premier qui verra l'avion ou le bâtiment qui nous sauvera », lance Rickenbacker.

Tous les yeux scrutent l'horizon. L'appel S.O.S. a-t-il été entendu ? Les égarés lancent de temps à autre des fusées de signalisation. Un jour se passe. Le soleil est brûlant. Il faut se protéger la tête, remuer le moins possible, parler peu pour ne pas dessécher la bouche. Malgré tout, la faim, la soif deviennent pressantes très rapidement. Alors intervient un secours d'une sorte supérieure :

« Au cours de l'après-midi de notre deuxième jour de dérive, je remarque, dit l'auteur, qui, lui, est sans religion, que Bartek lit son Evangile. Quelque chose me retient de le blaguer. Il faut dire qu'il est réconfortant à voir ; tous, nous le regardons, plongé dans sa lecture, sa figure rousse devenue grave comme celle d'un hibou, tandis que le soleil se joue dans sa chevelure rutilante. Personne ne le raille. »

N'oublions pas de noter que les trois embarcations ont été amarrées pour ne pas se séparer, et que sur celle qui est en tête, le commandant Cherry a ajusté sa chemise en guise de voile !

Les jours suivants, la souffrance devient terrible. Les oranges ont été consommées, à raison d'un huitième par homme et par jour. Mais voici qu'une hirondelle de mer se pose sur la tête de Rickenbacker, qui réussit à l'attraper : gibier à chair rance et qu'il faut manger cru. Les plumes toutefois constituent un appât et comme les aviateurs ont des hameçons, ils réussissent à prendre des poissons, que l'on mangera crus, eux aussi. Malgré tout, nos hommes sont très déprimés. Bartek sort son Evangile, et d'un commun accord, les radeaux se réunissent pour une prière en commun.

« Nous disons le *Notre Père*. Je dois préciser que les autres le disent, car, pour ma part, je sais seulement un mot par-ci par-là... Sur les radeaux, ce jour-là je ne pensais pas un seul instant que ce *meeting* religieux pourrait nous faire du bien ; je pensais seulement qu'il ne pouvait pas nous faire de mal ; il pouvait même améliorer notre moral... »

Après le « Notre Père », un colonel lit tout haut un passage de l'Evangile.

— « Qu'est-ce donc que vous venez de nous lire, colonel, d'où est-ce tiré », s'écrie Bill Cherry.

— « De l'Evangile selon St-Matthieu, répond-il. L'aimez-vous ? »

« C'est la meilleure des choses que j'aie encore entendue. Voudriez-vous la relire ? »

« Le colonel relut encore : « Par conséquent, cessez de penser : que mangerons-nous ou que boirons-nous ou de quoi nous couvrirons-nous ? Les gentils se préoccupent de ces choses, mais votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc en premier lieu le royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par surcroît. N'ayez donc point souci du lendemain, le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. »

Sur l'esprit de notre narrateur, encore incrédule, l'impression est profonde. Il tourne et retourne dans son esprit les lignes sacrées. Puis, il décide « de croire lorsque je verrai, dit-il, la nourriture et la boisson ».

Le sixième jour, les radeaux se réunissent encore pour la prière en commun. Le colonel lit encore un passage de l'Evangile. Dans le *Pater*, chacun se raccroche au « pain quotidien ». Et Cherry ajoute une prière de son cru, humble, confiante et poignante en sa résignation :

« Vieux Maître ! dit-il [1], nous savons que ces versets ne sont pas une garantie que demain nous aurons quelque chose à manger. Mais nous sommes à un affreux point mort. Nous comptons bien sur un petit

[1] Ce mot « Vieux » adressé à Dieu a en anglais une saveur touchante. Il exprime une tendresse respectueuse. N'oublions pas que le mot « Seigneur » signifie, étymologiquement, « Vieux ».

quelque chose pour après-demain au moins. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous, Vieux Maître ! »

Là-dessus, Cherry lance une fusée. Elle retombe dans les flots et tombe au milieu d'un banc de poissons dont deux sautent dans un radeau et serviront pour le déjeuner. Malgré tout, la souffrance s'accroît encore. Au soir du huitième jour, à la prière habituelle, on entend Cherry s'écrier :

« Vieux Maître, nous vous avons demandé de la nourriture et vous nous l'avez donnée. Nous vous demandons maintenant de l'eau. Nous vous avons fait de notre mieux. Si vous ne vous décidez pas à nous aider, je pense que c'est fini. Il me paraît que c'est à vous d'agir maintenant, Vieux Maître ! »

« Cette supplication, dit le narrateur, lorsque j'y songe maintenant, me paraît présenter, malgré sa forme peu orthodoxe, à peu près tout ce que doit contenir une prière. Elle exprime une demande et en même temps la résignation à la volonté divine. Elle marque l'espérance qu'elle sera exaucée. »

Pour la seconde fois en effet, l'imprévisible se réalise. Un nuage laineux et blanc se met à noircir.

« C'est la pluie et elle se dirige vers nous. Bientôt tout le monde la voit tomber balayant l'océan. — « La voilà ! cria Cherry. Merci, Vieux Maître ! »

Cependant, les jours se passent, sans que la délivrance arrive. Au soir du dixième jour, Cherry s'adresse encore, au nom de tous, au Seigneur :

« Vous ne nous auriez pas laissé vivre si longtemps, dit-il, si vous n'aviez l'intention de nous sauver plus tard, n'est-ce pas, Vieux Maître ! Nous avons (encore) besoin d'eau et un besoin urgent. Qu'en pensez-vous, Vieux Maître ? »

« L'un de nous, quand vient son tour, demande à Dieu de le faire mourir pour mettre fin à ses souffrances. Rick lui saute à la gorge en hurlant : « Retirez cela ! Si vous voulez prier, demandez que les secours arrivent, se pressent et nous trouvent. Mais n'assommez pas Dieu avec vos vœux stupides. Il exauce les prières, mais pas celles-là ! »

Une fois encore, la prière de Cherry est entendue, la pluie vient, abondante, réconfortante, purificatrice. Pour l'un des naufragés toutefois, les souffrances ont été trop fortes. Il meurt dans les bras de ses compagnons, durant la douzième nuit et, à l'aube le lieutenant de Angelis récite tout ce qu'il peut se rappeler de l'émouvant office funèbre de l'Eglise catholique à laquelle il appartient, comme le défunt. Les survivants entament la troisième semaine. La souffrance monte toujours. Les corps se sont couverts d'ulcères. Les rayons du soleil causent de véritables brûlures. De temps à autre, l'un des malheureux perdait la tête et hurlait comme un dément. Ni Rick, ni Whittaker, l'auteur du récit, ne perdirent jamais l'espoir, mais tous avaient des instants de délire. Le dix-huitième jour, un coup dur est porté cependant à leur moral : un avion apparaît, mais comme ils n'ont plus de fusée, plus de pistolet avertisseur, l'avion s'éloigne sans les avoir vus ! Rick ne maintient le moral qu'en distribuant aux autres une bordée d'injures. « Un *homme* doit avoir du courage, dit-il. S'il est venu un avion, il en viendra bien d'autres, etc. »

Finalement, après des alternatives d'espoir et de découragement, de nouvelles visites d'avions qui ne les voient pas, les égarés se sont séparés. Les uns ont pu aborder dans une île où les indigènes sont alertés pour les secourir. Les autres ont fini par être aperçus par des avions. Tous étaient épuisés et les femmes indigènes pleuraient en les voyant si maigres et si faibles. Seul, le narrateur pouvait encore « marcher presque en ligne droite ». Aussi, fût-il surnommé « l'homme de fer » !

Inutile de dire que l' « homme de fer » a recouvré la foi ! Il a raconté devant des milliers d'auditeurs cette aventure surprenante. Johny Bartek, le possesseur de l'Evangile, se destine à être pasteur. Bill Cherry a été chargé par le gouvernement de faire des plans de radeaux de sauvetage et il les a baptisés : des *Rickbackers*, en hommage à l'homme qui avait si vigoureusement soutenu le moral des autres.

IV

Je voudrais encore emprunter à la *Revue des deux mondes* du 1er mai une étude fort intéressante du professeur Bariéty, sous ce titre : *Cinquante ans : médecine et chirurgie, 1900-1950*.

Le XIXe siècle laissait la médecine française dans un halo de gloire : trois hommes avaient créé la médecine moderne, trois Français : Laënnec, Claude Bernard et Pasteur.

Laënnec, en 1819, avait clos 25 siècles d'empirisme, en inventant une technique et une méthode : la technique de l'auscultation, la méthode du diagnostic par des « signes certains ». Il a introduit en médecine « l'idée de rigueur et de précision ». Chaque maladie sera désormais décrite, non en symptômes généraux et communs à une foule d'états pathologiques, mais par les caractères *différentiels qui la constituent*, soit dans son aspect anatomiques — lésion d'un organe — soit dans son aspect clinique, ensemble de signes morbides.

Claude Bernard, de 1849 à 1878, fait pénétrer dans la médecine les conceptions et les méthodes de la physiologie. Il ne se borne plus à la « lésion anatomique », mais recherche « la perturbation physiologique », le *trouble fonctionnel*.

Enfin, Pasteur établit les trois conclusions suivantes : 1° toute maladie infectieuse relève d'un germe, d'un « agent spécifique » ; 2° cet agent peut être vu, coloré, cultivé, étudié au microscope. Cependant les *virus* échappent encore à cette règle ; 3° la connaissance des « microbes » conduira d'une part à la vaccination, d'autre part à la stérilisation, condition préalable de toute opération chirurgicale, ou asepsie.

De ce point de départ, la médecine a pu faire, depuis un demi-siècle, d'immenses progrès. En ce qui concerne l'auscultation, préconisée par Laënnec, on a visé à « l'enrichissement considérable de nos moyens d'investigation ». On a inventé et mis en œuvre les appareils les plus efficaces, pour déceler les maladies. Sous ce rapport, il semble que le progrès le plus admirable ait été l'application des rayons X, découverts par Rœntgen, et l'emploi quotidien de l'examen radiologique.

« Deux procédés récents ont encore augmenté les possibilités de la radiologie : la tomographie et la radiophotographie. »

La tomographie permet d'impressionner des films sur des plans parallèles situés à des profondeurs différentes, donc de dessiner exactement une lésion. La radiophotographie est couramment utilisée au cours de dépistages systématiques effectués sur de grandes collectivités : une école, un régiment.

On a réussi également à introduire dans l'organisme des produits chimiques divers, permettant des « contrastes » qui favorisent le diagnostic. Ainsi, le bismuth, puis le baryum sont utilisés pour examiner le tube digestif. L'argent colloïdal sert à injecter les voies urinaires. Le lipiodol, sorte d'huile iodée, permet d'explorer le canal rachidien, les bronches, l'utérus et les trompes. L'audace grandissant avec le succès, on a injecté jusqu'aux artères et aux veines :

« Il est possible désormais d'obtenir le dessin des artères des membres et du cerveau, de l'aorte, du cœur, des vaisseaux pulmonaires... »

En dehors de la radiologie et de ses techniques diverses, la médecine a fait de grands progrès dans le domaine de l'*endoscopie*, qui consiste à introduire dans le corps un tube de diamètre variable, comportant un système d'éclairage et d'optique grâce auquel le médecin peut explorer par vision directe une muqueuse, apercevoir une tumeur, prélever un fragment de cette dernière ou de tissu malade.

Parmi nos moyens actuels d'investigation se trouvent aussi les méthodes électriques. Car tout muscle au travail produit un courant qu'il est possible de mensurer, d'étudier, et dont les variations révèlent la situation plus ou moins normale de l'organe. On a obtenu ainsi des *électrocardiogrammes*, qui indiquent les anomalies du cœur ou des artères. En 1928, H. Berger obtint pour la première fois des *électroencéphalogrammes*, de provenance corticaire cérébrale. Ils sont environ vingt fois plus faibles que ceux que l'on recueille du cœur.

Autres méthodes : l'analyse du sang, numération des globules rouges ou blancs, etc. et emploi des « isotopes » créés par la pile atomique, pour détecter les variations organiques des diverses maladies.

Nos moyens d'exploration ou de diagnostic ont donc grandi dans des proportions étonnantes. Mais la connaissance de l'être physiologique n'a pas fait de moindres découvertes. Le vingtième siècle a vu l'essor prodigieux de l'*endocrinologie*, qui étudie les « glandes endocrines », c'est-à-dire à sécrétion interne, leur rôle dans l'équilibre physiologique de l'homme. La chimie organique parvenait, en 1901, à isoler une *hormone* sécrétée par la glande surrénale, et cette hormone fut appelée adrénaline. La recherche s'est jetée dans cette voie. Le nombre des hormones ne cesse de croître dans notre liste des sécrétions endocrines. On en compte actuellement 28 pour la seule zone corticale de la surrénale. Et la connaissance du rôle de chacune de ces hormones s'éclaire de jour en jour. On s'aperçoit qu'elles président au bon fonctionnement de tous nos organes, qu'elles ont un rôle excitateur, régulateur et modérateur. Et on a constaté que ces hormones n'agissent pas seulement sur les organes, mais les unes sur les autres.

« Pour n'en prendre qu'un exemple, l'hypophyse apparaît comme le grand régulateur de cet ensemble complexe. Par les « stimulines » qu'elle sécrète, elle tient sous sa dépendance la plupart des autres glandes, à telle enseigne qu'on a pu la qualifier de « cerveau endocrinien ».

Non moins étonnant est le développement de la connaissance des *avitaminoses*. Que nous sommes loin de l'antique scorbut ! Les vitamines l'ont fait disparaître à jamais — en principe du moins. Vitamines et hormones sont des richesses complémentaires dans notre organisme, mais les vitamines proviennent d'un apport alimentaire, tandis que les hormones sont le produit d'une fabrication interne. Elles agissent cependant de concert. Von Euler a proposé de les appeler les « ergones ».

« C'est probablement à ce niveau, dans l'intimité de ces processus biochimiques, que l'on cherchera un jour la solution des grands problèmes de la sclérose et de la sénescence. »

En d'autres termes, si l'on arrive à prolonger la durée de la vie humaine ce sera, semble-t-il, par une action sur les glandes endocrines. A considérer les choses dans le recul du temps, le progrès accompli, en médecine, a consisté surtout dans une adaptation de la science au mouvement de la vie. « Le XIX^e siècle avait mis l'accent sur la lésion. Le XX^e siècle s'intéressera davantage au trouble de la fonction. » Ce qui importe, en pathologie, ce n'est pas tant de savoir la nature et le degré de l'altération des tissus, que de savoir s'il reste assez de tissu sain et de cellules nobles pour continuer le travail physiologique. Et la thérapeutique a surtout pour but de mettre au travail, de fortifier et de maintenir cette partie saine.

Il est clair que nous ne pouvons ici entrer dans les détails, ni donner tous les exemples que donne notre article du principe qui vient d'être énoncé. M. Bariéty nomme parmi les médecins qui ont fait accomplir des progrès intéressants à leur art les frères Charles et Maurice Nicolle. Le premier a établi la notion de « maladie inapparente », c'est-à-dire d'infection insidieuse, qu'il est presque impossible de déceler, mais qui agit secrètement et fait de sujets apparemment sains des porteurs de germes, dont peuvent naître de redoutables épidémies. C'est le même Charles Nicolle qui a écrit un ouvrage célèbre : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*. Il ramène les infections à des conflits d'antigènes et d'anticorps.

Les maladies de nutrition ont aussi beaucoup occupé les médecins, notamment le diabète. Mais c'est le *cancer* qui est la hantise des chercheurs actuels. Sur 100 personnes, il en meurt 15 de cancer ! L'auteur estime que l'on est sur la voie des découvertes décisives :

« Longtemps mystérieux, écrit-il, ce mal a suscité depuis cinquante ans des travaux d'une telle qualité que son déterminisme commence à être entrevu. »

Depuis 1920, trois notions fondamentales ont été établies : 1° l'influence des substances chimiques cancérigènes. Plus de 500 de ces substances sont aujourd'hui connues. Il en est qui appartiennent au groupe des vitamines et des hormones sexuelles.

« Ainsi l'être vivant porte normalement en lui-même des substances indispensables à sa vie qu'une déviation minime peut transformer en agents cancérigènes. »

Ces déviations peuvent tenir à telle ou telle profession : il y a donc des *cancers professionnels*.

2° Le professeur Bariéty estime que le cancer comporte des *facteurs héréditaires*. On a pu sélectionner en effet, chez les souris, des lignées sensibles au cancer.

3° Les *virus cancérigènes* sont les vrais responsables des tumeurs malignes. Ces virus apparaissant au sein de cellules saines, y provoquent la multiplication anarchique des cellules qui les hébergent. Le cancer résulterait de l'association « cellule-virus ».

Les progrès de la thérapeutique nous font noter un accroissement considérable de « l'activité de nos traitements ». Les vaccins et les sérums, déjà connus depuis Pasteur se sont multipliés. Mais la sérothérapie a cédé la place à la *chimiothérapie* et depuis peu à la *mycothérapie*, c'est-à-dire à l'emploi de plus en plus généralisé et couronné de succès de remèdes extraits de ces champignons que nous appelons des moisissures, dont la pénicilline est le plus connu.

Arrêtons ici ce résumé. Il suffira à donner une idée des voies nouvelles que la médecine a su s'ouvrir depuis un demi-siècle et où elle est lancée à grande allure.

V

Le professeur Bariéty termine en parlant de l'Ordre des médecins, qui n'a pas seulement pour but de défendre les intérêts des membres qui le composent, mais encore davantage de veiller à la dignité et à l'intégrité du corps médical. Si nous en croyons le numéro de juin de *Sélection du Reader's Digest*, l'intervention d'une haute autorité de l'Ordre sur les médecins serait particulièrement utile aux Etats-Unis, pays de la recherche, de l'audace, mais aussi de la propagande et de la publicité. L'article a pour titre « *Gare aux charlatans de la médecine* » ; l'auteur en est une femme, Norma Lee Browning. Elle fait une grande différence entre les vrais médecins et ceux qu'elle stigmatise du nom de charlatans, mais, dit-elle, en Amérique, « des centaines de charlatans... exploitent des millions d'âmes crédules ». Elle en donne des exemples bizarres. Une certaine doctoresse Myrtil Farnsworth emploie un appareil analogue à un poste de radio. Elle affirme que « les organes sont des postes émetteurs qui diffusent la grande symphonie de la vie. » Après un examen d'une heure et demie elle n'avait pas découvert moins de 14 maladies à l'auteur de l'article. Heureusement, cette dernière avait subi peu auparavant un examen approfondi et sérieux qui avait conclu à une santé parfaite chez elle ! D'où vient cette manie des charlatans d'exploiter l'ignorance de la clientèle ? Evidemment avant tout d'une cupidité abominable. Mais aussi de la curiosité générale qui est née dans les esprits, par la radio, par la presse, par le cinéma, des traitements nouveaux. Les charlatans ont beau jeu d'user des formules à la mode :

> « Spéculant sur la confiance que nous inspire le progrès scientifique, empruntant un vocabulaire de circonstance, les guérisseurs modernes nous proposent une invraisemblable gamme de panacées, traitement « radar », « pilules atomiques » et « machines à électrons », pour n'en citer que quelques-unes. »

On devine les ravages qui peuvent se produire. Ces pseudo-médecins peuvent soit découvrir des maladies qui n'existent pas et soutirer de l'argent à de pauvres personnes trop portées à s'inquiéter pour la moindre indisposition, soit, ce qui est plus grave, entretenir par des médications imaginaires et inefficaces de vrais malades qui, soignés à temps et d'une manière raisonnable et scientifique auraient pu guérir.

Or, ces faux-médecins obtiennent plus facilement la faveur du public que les médecins authentiques. A Chicago, par exemple, les malades désireux de consulter l'un de ces personnages, en possession d'une « machine à guérir », inventée par un certain Ruh Drown, de Los Angelès, doivent attendre parfois deux mois pour obtenir un rendez-vous !

Et l'auteur de nous citer le discours qui lui fut tenu par la doctoresse :

> « Je n'ai besoin que d'une goutte de votre sang. Je la place dans l'appareil (Drown), et elle communique l'énergie corporelle qui émane de tous vos centres émetteurs. Je n'ai plus qu'à me régler sur votre longueur d'onde, pour ainsi dire, et à vous transmettre le traitement par radio, où que vous soyez. »

« Le traitement Drown a cruellement dupé bon nombre de gens ». Sans doute, des plaintes ont été déposées contre ces exploiteurs, munis de titres médicaux en règle, mais qui n'ont de médecins que le diplôme. Mais avant que la machine judiciaire ait été mise en marche et qu'elle ait réussi à faire la preuve du délit, il s'écoulera de longs mois et la méthode Drown aura enrichi de nombreux praticiens sans scrupules.

Mais Drown n'est pas le seul, aux Etats-Unis à chercher la fortune par des moyens malhonnêtes. Un certain Francis Perrota, de l'Etat de New-York, a inventé lui aussi un appareil mirobolant, qu'il appel « le rayon électronique ». Cet appareil est un distributeur de pilules. Le malade appuie sur un bouton, pour mettre son corps en « contact électrique » avec la machine. Un mécanisme se déclenche alors et envoie une boîte contenant précisément les pilules qui doivent guérir le patient !

Un autre inventeur du même genre est « le bon docteur » Estep. L'auteur de l'article est allé consulter une doctoresse — une autre — qui emploie la méthode Estep. La guérisseuse lui a appliqué un « estémètre », appareil électrique découvert et mis au point par Estep. Après examen, elle a prononcé la sentence suivante :

> « Votre cerveau est positif, mais votre corps, lui, est complètement négatif. Il a besoin d'être revitalisé. Des jaunes d'œufs et des atomes, voilà ce qu'il vous faut. »

Puis elle donna à la cliente un cocktail à l'eau « atomisée », la fit étendre sur un lit, lui mit une serviette chaude dans le dos, une autre sur l'estomac, une troisième sur le front. Enfin, elle la recouvrit de la tête aux pieds d'une rangée de coussins, en lui disant très sérieusement : « Les coussins font circuler les atomes de carbone à travers votre corps ».

Elle avait mis en marche, entre temps, une machine qu'elle appelait une machine à « vita-rayons ». Au bout de trois quarts d'heure, la malade à moitié étouffée sous les coussins, reçut cette assurance réconfortante : « Voilà, mon petit, vous êtes revitalisée. Vous vous sentez déjà mieux, n'est-ce pas ?»

N'allons pas plus avant dans l'énumération des procédés charlatanesques. Molière aurait là une matière inépuisable pour un nouveau « Malade imaginaire ». L'auteur de l'article conclut en disant qu'il faut avant tout se renseigner auprès « des sociétés médicales ou des hôpitaux », et se méfier

souverainement des gens qui veulent vous appliquer un traitement « secret ». Il est donc clair que l'une des utilités de l'Ordre des médecins serait de préserver le public souffrant des « charlatans de la médecine ».

VI

Ce mot de charlatans, plus d'une personne serait tentée de l'employer, dans un tout autre domaine, celui de la graphologie. Ce sujet est traité dans les *Etudes* de mai 1950 par Pierre Lanaud.

Il nous signale d'abord que ce thème est peu ou pas connu en France. Des statistiques établies en 1947 indiquent que 43 % des Français n'en ont jamais entendu parler ou presque. Sur les 57 % qui en on connaissance, 36 % croiraient en son efficacité et 21 % la nieraient.

« L'intérêt qu'elle suscite (la graphologie) ne cesse de croître et l'on considère d'un œil mi-étonné mi-craintif le développement d'un moyen de connaissance que beaucoup pensaient limité aux charlatans — (le mot y est) — aux pages de magazine et aux conversations de salon. »

Un peu d'histoire avant tout. La graphologie naquit, il y a quelques 70 ans du « cerveau ardent et protéiforme » de l'abbé Michon. Cet abbé Michon avait aussi la particularité d'écrire de nombreux pamphlets, sous pseudonyme, contre les jésuites. Ses deux ouvrages essentiels sont le *Système de Graphologie* et la *Méthode pratique de Graphologie,* le premier de 1871, le second de 1878. Actuellement on peut diviser l'évolution de ladite « science », en deux périodes : celle des novateurs, Michon et Crépieux - Jamin, jusqu'à 1914, et celle des systèmes venus de l'étranger : Pulver, Klages, et théorie de Walter Hegar.

Le système de Michon, parti d'une documentation abondante mais peu sûre, n'est plus qu'un article de « musée ». Pratiquement, Michon n'est plus lu. Par contre Crépieux-Jamin, mort en 1940, a eu de nombreux disciples. C'était un esprit lucide et clair, singulièrement français, qui a su reprendre les découvertes de l'abbé Michon en les étendant et perfectionnant considérablement. Il distingue sept « genres » à évaluer dans une écriture : « forme, dimension, direction, pression, vitesse, continuité, ordonnance ». Les combinaisons d'espèces donnent les « résultantes ». Un des mérites de Crépieux-Jamin est d'avoir perçu le péril qui guettait l'école française : celui de l'attention exclusive au signe isolé. Tout analyste qu'il était, il recommande de ne pas perdre de vue l'ensemble de l'écriture et la hiérarchie des « espèces » ou signes révélateurs.

Un fait certain, c'est qu'en graphologie, à côté des principes, il y a une place très grande laissée à l'intuition.

La méthode de Ludwig Klages tient aussi très grand compte de l'intuition. Il soutient en effet que « tout mouvement humain spontané est inconsciemment conditionné entre autres » par ce qu'il nomme « l'image anticipatrice personnelle » ou encore le « niveau vital-*formniwo* ». Il commence donc par classer les écritures en « positives » et « négatives », suivant la vigueur ou la carence de leur « niveau vital ». Il est vrai que Crépieux-Jamin, lui aussi, notait les différentes « espèces », en tenant compte de leur appartenance à une écriture supérieure ou inférieure. Klages donne une signification différente aux formes graphiques selon qu'elles se rencontrent dans une écriture positive ou négative.

Mais ce qui nous intéresse, nous profanes, c'est de savoir si les « augures » sont d'accord dans leurs conclusions ; il n'y a pas de science sans l'accord des spécialistes. Or, dit-on, le « dernier ouvrage de Klages traduit en français » rapproche au total le philosophe allemand du chercheur français.

Voici maintenant le Dr Max Pulver, psychanalyste suisse. On nous dit qu'il « a fait un apport si capital à la graphologie qu'il ne peut être classé qu'avec Crépieux - Jamin et Klages ». Citons, de peur de nous égarer dans un vocabulaire qui nous est étranger :

« Attentif au symbolisme de l'écriture, Pulver attire l'attention sur la signification des pôles du graphisme. A gauche : le passé, la mère. A droite : le futur, le père, le but : En haut : l'esprit et le conscient. En bas : la matière et l'inconscient. Interprétation qui conduit à diviser les lettres en trois zones : celle des hampes correspond à l'esprit, celle du corps de la lettre à la conscience individuelle, celle des jambages à la matière. »

Qui potest capere capiat ! En outre Pulver, considérant l'écriture comme « dressée » sur la page, découvre ainsi la zone de la vie extérieure placée derrière l'écriture et celle de la vie intérieure par devant. Les travaux de Walter Hegar sont plus récents. Il dépend de Klages, mais il en critique les conceptions. Pour lui, l'écriture est avant tout un « mouvement impressif » et il fonde une graphologie sur le trait.

L'emploi généralisé du stylo à bille, il est vrai, vient trop fréquemment rendre impossible l'étude du trait. Walter Hegar poursuit ses travaux à Paris. L'auteur de notre article lui rend un particulier hommage.

De tout cela, il résulte, selon notre auteur, que la technique graphologique « a déjà acquis assez de lettres de noblesse pour s'imposer comme une branche importante de la psychologie appliquée ». Mais si nous osons dire bien timidement notre avis, de peu de valeur peut-être, il nous semble qu'une « science » dont les maîtres sont encore si loin les uns des autres, une « science » qui n'a pas su faire l'unanimité chez les spécialistes, et où il est laissé une place encore si large à l' « intuition » personnelle, ne mérite pas encore tout à fait le nom de science. Il existe pourtant une Société de Graphologie. Elle a institué, en 1946, un examen, auquel 11 candidats prirent part. Ce nombre est passé à 23 en 1947 et à 59 en 1948. Tous les candidats ne sont pas reçus ; il n'y en eut que 7 en 1946 et 32 en 1948. La graphologie est ainsi devenue en France une profession. En Amérique, elle est matière d'enseignement en quatre Universités, et il existe un service graphologique dans l'armée américaine. La graphologie semble vouloir devenir une sorte d'appareil de détection et d'appréciation du personnel dans les maisons de commerce ou dans l'industrie.

« On conçoit, avoue notre article, que cet essor (de la graphologie), relatif mais indiscutable, puisse être dangereux si les graphologues ne présentent pas des garanties de maîtrise suffisante. ».

Les risques d'erreur demeurent en effet certains et nombreux dans un examen graphologique qui doit être fait avec rapidité et présenté avec clarté et précision, pour ceux qui doivent l'utiliser. Cette utilisation de la graphologie « pose donc d'importants problèmes ». Est-il admissible que l'avenir d'un homme ou d'une femme soit réglé par le verdict d'un expert de certitude si fragile !

Que pensent de cela les psychotechniciens universitaires ? Certains admettent la portée de la graphologie et ne mettent guère en doute ses résultats ; parfois, ils s'en servent eux-mêmes. D'autres observent une attitude de défiance et qui plus est d'hostilité. Il n'y a pas jusqu'ici de cours officiel de graphologie à l'Institut de Psychologie de l'Université de Paris, mais il existe certains cours privés. Ce que les psychologues reprochent à la graphologie c'est la part d'arbitraire et de « divination » qu'elle comporte. L'un d'eux disait à l'auteur de l'article : « Nous croyons aux graphologues plus qu'à la graphologie », ce qui veut dire sans doute que les graphologues sont des chercheurs sincères et des hommes en général d'imagination heureuse, qui, avec des principes incertains et des méthodes douteuses, obtiennent cependant des résultats appréciables. En somme la graphologie est encore à l'état empirique et ses interprétations sont souvent d'ordre subjectif, mais la valeur pratique de ses analyses n'est pas totalement nulle. Il en est d'elle comme de la médecine antique, avant que la science moderne l'ait fait entrer dans des voies sûres.

Conclusion :

« On peut résumer de la façon suivante la position actuelle de la graphologie, résultant de son évolution depuis la seconde guerre mondiale :

« Sur le plan pratique, extension et création d'organismes qualifiés, favorisés par l'intérêt que des hommes d'affaires portent à la graphologie pour l'orientation et la sélection de leur personnel ;

« Sur le plan spéculatif : d'une part, essai de synthèse des méthodes françaises et étrangères ; d'autre part, recherche d'application de caractérologies connues et de la psychanalyse à la graphologie. »

Sortirons-nous jamais de là ? M. P. Lanaud ne le croit pas, car il écrit de la graphologie : « Sa valeur, surtout sa valeur théorique, sera toujours contestée ». — Elle sera peut-être un art, tout personnel et subjectif, comme celui de sourcier ; sera-t-elle jamais une science ?

VII

Au même numéro des *Etudes*, nous allons recueillir le précieux témoignage de Sigrid Undset sur sa conversion au catholicisme [2].

Sigrid Undset est une célèbre romancière norvégienne. Elle a obtenu le prix Nobel du roman, en 1928. Elevée dans la foi luthérienne, elle avait grandi dans une atmosphère de libéralisme théologique, ou la religion était avant tout un sentiment subjectif, tout personnel, très libre, et en défiance de tout dogme et de toute autorité. Elle se convertit au catholicisme en 1924, et cette conversion causa autour d'elle une sorte de scandale. En Norvège en effet la foi luthérienne est considérée comme une institution nationale. Le catholicisme du XIV[e] siècle avait été cependant reproduit par Sigrid, dans son roman *Christine Lavransdatter*, avec tant d'exactitude, en même temps que la condition humaine y était étudiée d'une façon poignante et profonde, que l'on pouvait soupçonner que l'auteur avait fait du catholicisme médiéval une étude personnelle très poussée. Le document communiqué à la rédaction des *Etudes* par le R. P. Béchaux, ancien prieur des Dominicains d'Oslo, est une confession émouvante [3]. Nous allons en relever les éléments principaux :

« Si tous les convertis qui sont venus à l'Eglise catholique, dit-elle, devaient décrire leur retour vers Rome, il apparaîtrait sans doute que deux à peine ont suivi la même route. Nous qui avons accepté la prétention qu'à l'Eglise d'être « colonne et soutien de la vérité », cela ne peut nous étonner : autant de pensées, autant de chemins. »

Voilà un point que l'apologétique ne doit jamais oublier. Hors de l'Eglise, chaque esprit a sa position particulière, il doit donc se frayer sa route. Mais « tous les chemins conduisent à Rome ».

Ce qui effraie beaucoup d'esprits, au moment d'entrer dans l'un ou l'autre de ces chemins, c'est la crainte de perdre la liberté. Il est si confortable de se dire que l'on peut penser ce que l'on veut ! Au fond, cela n'est rien d'autre que de vouloir se faire Dieu, c'est-à-dire de régler les choses à son gré !

« On s'imagine, écrit Sigrid Undset, que ce serait une liberté magnifique, si l'on pouvait s'enfuir dans un monde où les hommes décideraient eux-mêmes de la nature des choses et de leurs propriétés... »

Ne serait-ce pas le fond de notre laïcisme ? Faire des lois à son gré, sans s'occuper de Dieu, « faire

[2] Sigrid Undset est née à Kallundborg (Danemark) le 20 mai 1882, d'un père norvégien et d'une mère danoise. Pendant plusieurs années elle fut employée de bureau. Elle publia son premier roman : *Marthe Oublié* en 1907. Suivirent : *L'Age heureux* (1908), *Jenny* (1911), *Simonsen* (1912), *Printemps* (1914), *L'éclat du miroir* (1917), *Les Vierges sages* (1918), *Maternités*, puis des livres d'histoire : *Viga, Ljot et Vigdis* (1909), *Le roi Arthur et les chevaliers de la Table Ronde* (1915), enfin, à nouveau, des romans : *Christine Lavransdatter* (1920-22), *Olav Audunssoen* (1926), *Gymnadenia* (1929), *L'orchidée sauvage*, *Le buisson ardent* (1930), et *Saints de Norvège*.

Elle se convertit au catholicisme ; son abjuration eut lieu le 1[er] novembre 1924. En 1928 elle reçut le prix Nobel de littérature et le distribua.

En 1940, contrainte de s'enfuir de sa petite ville Lillehammer, elle gagne, par l'archipel côtier, les provinces septentrionales ; avec une énergie digne de ses héroïnes, elle réapprend le ski, traverse la Laponie glacée, parvient à Stockholm où l'accueille la romancière Alice Lyttkéns et où elle est informée de la mort de son fils aîné Anders, tué à la tête d'un groupe de mitrailleurs ; et, par Moscou, la Sibérie le Japon, elle gagne les Etats-Unis où elle vivra les années de guerre dans le deuil et une quasi solitude... Elle a raconté elle-même son « odyssée » dans *Vers l'avenir* (Marguerat, à Lausanne, 1944).

Décédée en juin 1949, la Norvège lui a fait des funérailles nationales.

On pourra lire sur son œuvre, dans les *Etudes* du 20 mai 1929 (p. 314-323) une étude de Per Skansen, à propos du prix Nobel ; — en 1939, 20 mars (p. 761-777), un art. du P. Doncœur, à propos de *Christine Lavransdatter* ; — dans *Livres et lectures*, nov. 1947 (p. 439-440) une étude très bien pensée de Louis Chaigne, avec une note bio-bibliographique que nous avons utilisée.

L'ensemble de son œuvre, antérieur à sa conversion, et à l'exception du *Buisson ardent* et de *Vers l'avenir* ne s'adresse qu'à des lecteurs d'âge mûr. Son atmosphère, en général, n'est pas chrétienne même quand les héros ont perpétuellement le nom de Dieu à la bouche (cf. *Année Théol.*, 1941, fasc. II, p. 282).

[3] Le P. Béchaux, O. P. avait déjà donné un article sur Sigrid Undset, dans *la Croix* du 5 janvier 1929.

une société sans roi et sans Dieu » suivant un mot de Jules Ferry.

Sigrid Undset fit, au contraire, une découverte merveilleuse :

« En ce monde, nous ne pouvons avoir qu'une sorte de liberté, celle à laquelle pense Notre-Seigneur lorsqu'il dit : « La vérité vous fera libres. »

Mais la vérité elle-même et la liberté qu'elle nous apporte est une conquête continue, le fruit d'une lutte ininterrompue contre les puissances d'esclavage que nous portons en nous ou rencontrons dans le monde.

Sigrid Undset a fort bien senti d'autre part que la conversion n'est pas le résultat d'une étude ou d'un choix, mais qu'il y faut autre chose :

« C'est bien le petit nombre parmi les convertis, déclare-t-elle, qui est capable d'expliquer la conversion elle-même, de dire comment leur résistance à quelqu'un qui se dit être la Voie, la Vérité et la Vie, une résistance dictée par la crainte et la défiance a été vaincue. Cela n'arrive pas sans la coopération de la force mystique et surnaturelle que les théologiens appellent la Grâce. Nous pouvons seulement raconter comment il advint qu'un jour nous avons dû reconnaître que notre résistance n'était peut-être pas légitime. »

En analysant les démarches de son esprit, dès son enfance, Sigrid constate une contradiction et même beaucoup de contradictions chez les hommes.

En premier lieu, l'homme a horreur de l'autorité et cependant, il a besoin de multiples autorités, de chefs, de guides, de confidents. N'est-ce pas déjà une indication du besoin de soumission envers l'*Auctor vitæ ?*

En second lieu, ceux qui prêchent la liberté sont souvent gens très autoritaires : « Pensez par vous-mêmes », disait-on sans cesse à l'école de Sigrid enfant. Mais ses maîtres se montraient surpris et irrités quand elle pensait autrement qu'eux :

« Ne pas penser comme eux était taxé de goût d'opposition, de mauvais esprit... »

Dans le milieu de Sigrid, on tonnait contre tout « fanatisme », on ne parlait que de « liberté, progrès, instruction ». Mais cela même devenait un dogme survivant à la destruction de toute dogme :

« J'avais découvert, bien longtemps avant que je fusse adulte, que les gens qui se disent être libéraux ou radicaux ou partisans des temps nouveaux, sont le plus souvent inconcevablement bigots. Etre bigot ne signifie pas qu'on est convaincu que ce que l'on croit est juste et que les autres sont dans l'erreur : cela consiste à avoir trop peu d'imagination et de sensibilité, pour pouvoir comprendre que quelqu'un qui ne pense pas comme vous peut être de bonne foi et pleinement sincère. »

Troisième contradiction : le pasteur qui confirma Sigrid parla aux jeunes filles du sixième commandemetn. Mais il en parla de telle sorte qu'il attribuait tout vice à la femme imprudente, sans faire la part de l'autre sexe. Il ne parlait pas davantage des fautes des femmes mariées ou de la chasse au mari. Enfin, il ne voulait rien savoir de la beauté de la virginité :

« Que la virginité pût être une valeur positive et un réservoir d'énergie et pas seulement une valeur commerciale sur le marché matrimonial, nul ne pouvait attendre qu'un pasteur de ce milieu spirituel nous l'enseignât. On y tenait l'état de la femme-célibataire pour quelque chose de malheureux ou de ridicule. J'avais lu ce que Luther avait écrit de la virginité et cela m'avait rendue très antiluthérienne. »

Quatrième contradiction : le Dieu que le pasteur enseignait était beaucoup moins sympathique que le Dieu enseigné à l'école par le professeur. Celui-ci était plus humain. Il ne dépassait pourtant pas le type parfait du sage : « Sage, mais point sage au-dessus de toute compréhension humaine ».

On apprenait à cette jeunesse que « la foi est affaire privée, pour ne pas dire affaire de goût ». Sigrid avait donc sa foi à elle, mais elle n'estimait pas avoir besoin d'un Dieu uniquement pour lui confirmer ses idées du juste et de l'injuste. Elle restait dans le plan de la nature et de son éducation. Un Dieu qui fût à la fois « absolument Autre » et cependant avec qui l'on pût communiquer et qui eût ses voies à Lui, sa Volonté à laquelle nous devons obéir, un tel Dieu n'entrait pas encore dans son esprit. Et pourtant un tel Dieu était celui du christianisme. Il est vrai qu'en milieu luthérien de Norvège, à cette date, le christianisme n'était enseigné qu'en fonction des pensées dites modernes et de l'idéal des temps nouveaux. Beaucoup avaient abandonné comme intenable le christianisme historique, tout en gardant une sentimentalité chrétienne :

« Ils avaient abandonné la foi en Jésus-Christ, Dieu et homme, mais ils continuaient à honorer Jésus, le fils du charpentier, comme un homme idéal, et comme un idéal d'homme. Des dogmes — vérités révélées « venues de l'autre monde » et formulées en langage humain — ils ne pouvaient y croire, mais ils croyaient à une intuition religieuse et au génie religieux de l'homme. »

Le bon sens de Sigrid se révoltait contre cette nouvelle contradiction : rendre un culte à un homme, fût-il un génie, lui paraissait insensé. Elle regardait Jésus comme un génie religieux qui avait fait franchir à l'idée de Dieu parmi les hommes plusieurs étapes, dans le sens de l'évolution, que tous confondaient alors avec le « Progrès ». Mais elle trouvait dans l'Evangile des paroles et des épisodes qui la forçaient de poser le dilemme : ou Jésus est Dieu ou il est un imposteur ! Il disait en effet : « Recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur », et pourtant, envers ses adversaires, son langage était, « pour ne pas dire plus, arrogant ». Il disait encore : « Qui me convaincra de péché ? » Et cette parole était surhumaine, car qui donc est sans péché parmi les hommes ? Et voilà que non seulement Jésus était sans péché, mais qu'il enseignait qu'il pouvait pardonner les péchés à tous les hommes.

« Il pouvait pardonner les péchés parce que toute-puissance lui avait été donnée au ciel et sur la terre, même la puissance de changer en bien le mal que nous avons fait aux autres. »

Un tel Christ était bien autre chose que le Jésus des rationalistes :

« Ce fut d'abord, écrit Sigrid Undset, la *Vie de Jésus* de Renan, et d'autres tentatives similaires de réduire le Christ à un « Jésus historique » qui m'amenèrent à penser à quel point il était incroyable qu'un homme qui aurait un peu ressemblé à l'un de ces fantômes eût pu inspirer aux amis qu'il laissait la foi en cette aventure de vie et de mort que nous révèlent les Actes des Apôtres. »

Remarque combien profonde et juste !

Autre constatation de Sigrid : en dehors de la foi au Christ, que trouve-t-on ? systèmes religieux bâtis sur l'athéisme ou sur un humanisme teinté de déisme. Mais quels fondements scientifiques ont de tels systèmes ? Tous sont bâtis sur des hypothèses ou sont pure affaire de goût. Et leurs explications de la naissance de l'idée de Dieu et de la vie future étaient singulièrement fragiles. L'homme ne peut rêver de Dieu puisqu'il ne veut pas de maître. Il ne peut rêver de vie future, puisque l'idée d'éternité, si l'on ne sort pas des biens et des plaisirs de la vie présente, est quelque chose de plutôt épouvantable :

« Tous les biens de ce monde, déclare finement Sigrid, tirent en dernière analyse leur charme de ce que nous savons ne pouvoir en jouir longtemps. Si les merveilles des saisons nous pénètrent jusqu'à la moelle des os, c'est que nous savons que tôt ou tard vient un printemps que nous ne vivrons pas, vient une première neige sur la motte de terre qui nous recouvre. Même les hommes que nous aimons le plus, oserions-nous les aimer autant, si nous ne savions pas qu'à la fin, la mort nous séparera d'eux, si la vie ne l'a déjà fait ? »

Au contraire, tout le christianisme est centré sur le « royaume des cieux », sur « la vie éternelle » auprès de Dieu et en Dieu. Cela répond à la fois à notre lassitude de cette vie et à notre horreur de la mort, à notre goût de la vie en soi ! Dans nos contradictions internes insolubles, l'Eglise seule, en nous apportant l'enseignement du Christ, nous donne des solutions justes et apaisantes.

Sigrid finalement était arrivée à un point où elle ne croyait pas encore en ce Dieu du christianisme, mais où elle croyait encore bien moins en son incroyance.

« Je n'avais plus rien d'autre à faire dit-elle, que d'aller trouver un prêtre et de le prier de m'apprendre tout ce que l'Eglise catholique enseigne. »

Pour elle, aucun doute que l'Eglise catholique fût bien l'Eglise du Christ. Eglise d'autorité, elle est l'expression de l'autorité du Christ. Les préjugés répandus contre le catholicisme ne l'avaient jamais impressionnée, bien qu'elle se dît qu'il devait y avoir quelque fondement à ces préjugés et en effet il y en a deux : 1° la répugnance des hommes à une Eglise enseignante, et 2° « le scandale qu'ont donné les mauvais catholiques à toute époque : ce qui n'est d'ailleurs que le sombre revers du dogme lumineux de la Communion des Saints ».

Sigrid a été séduite par l'idée du Corps mystique, de la solidarité des cellules vivantes du Corps du Christ. Par ailleurs, les objections habituelles contre le catholicisme lui ont paru extrêmement faibles : Le culte des saints ? Mais c'est dans la nature qu'il a sa source. Nous voulons des héros. Nous canonisons au besoin des capitaines d'industrie, des gangsters, des sportsmen, des artistes, des étoiles de cinéma ou des dictateurs !

Le culte de Marie ?

« J'ai toujours pensé, écrit Sigrid Undset, qu'il allait de soi. Si l'on croit que Dieu nous a sauvés en prenant notre chair et notre sang, nous devons avoir pour celle dans les entrailles de qui Il a bâti son corps d'homme, des sentiments qui ne ressemblent à aucun des sentiments que nous pouvons avoir pour nos semblables — un respect, une tendresse, un cœur compatissant aux souffrances indicibles de sa vie terrestre, une joie de la place incomparable qu'elle occupe dans le Royaume de Dieu. Car s'il est vrai que le fils de Marie est à la fois vrai Dieu et vrai homme, alors le fils est fils et la mère est mère pour l'éternité, tout en étant, Lui, le Créateur, et elle Sa Créature. »

Dernière objection : Contrainte ou liberté de conscience ? Sigrid constate que ce sont ceux qui parlent le plus haut de « liberté de conscience » qui auraient besoin d'un guide autorisé pour leur conscience !

Citons enfin la conclusion de ce magnifique témoignage :

« Parce que je crois que Jésus-Christ est Dieu qui nous a créés, je crois qu'Il a fondé son Eglise, telle que les hommes en ont besoin. Ce que Dieu m'a donné par son Eglise est difficile à exprimer par des mots. Il a dit lui-même qu'Il nous donne sa paix, mais que cette paix n'est pas celle que donne le monde, qu'elle est d'une autre sorte. On peut la comparer peut-être à la paix qui règne dans les abîmes de l'océan. Tempête ou beau temps à la surface n'influent pas sur cette paix et elle n'est pas non plus troublée par les bêtes curieuses qui vivent et se dévorent dans les profondeurs. C'est l'expérience pratique que le Royaume de Dieu existe au-dedans de nous — bien qu'encerclé par le moi inquiet d'un chacun, moitié réel, et moitié illusion — mais nous expérimentons que Dieu est sans cesse en nous d'une manière surnaturelle pour y maintenir son royaume, en dépit de toutes nos attaques contre lui. »

VIII

Nous avons résumé de notre mieux la confession de Sigrid Undset, parce qu'elle révèle une fraîcheur d'âme, une richesse de vie intérieure, dont il est difficile de ne pas être charmé. Nous allons passer maintenant à une tout autre question, sans quitter le même numéro des *Etudes :* une question bien vieille, que nous avons entendu soulever à l'époque déjà lointaine de nos études classiques : celle d'Homère. M. A. Blanchet intitule une chronique de la Vie littéraire : *Homère perdu et retrouvé.* Il veut, sous ce titre, rendre compte des deux volumes d'Emile Mireaux : *Les Poèmes homériques et l'Histoire grecque* (1948-1949). En exergue, il cite ce mot profond de Péguy : « Homère est nouveau ce matin et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui. »

On a beaucoup écrit contre Homère, tout comme contre la Bible. Mais le revirement s'opère. La thèse wolfienne était la suivante : les poèmes attribués à Homère ne sauraient être l'œuvre d'un créateur unique, mais d'une foison d' « arrangeurs », de « remanieurs », de tâcherons, multipliés comme les vers d'un fromage, et exploitant les légendes d'un lointain ébranlement historique. Survenant après les autres, un « super-arrangeur » n'aurait eu qu'à coudre des morceaux disparates. *L'Iliade* et *l'Odyssée* n'ont pas une meilleure unité que l'habit d'Arlequin.

Ainsi, en multipliant les goujats obscurs, on croyait pouvoir se passer d'un architecte de génie. Cependant, les poèmes survivaient. Ils restaient jeunes et vivants.

« Wolf a démoli Homère, remarquait Gœthe, mais il n'a pu venir à bout du poème ; cette poésie a la vertu merveilleuse des héros du Walhalla, qui le matin se taillent en pièces, et à midi reviennent, les membres intacts, s'asseoir à table. » (Dans *Conversations avec Eckermann).*

M. Mireaux, appuyé sur une érudition immense est revenu à la thèse traditionnelle : *L'Iliade* et *l'Odyssée* ont bien été conçues par un grand génie inspiré, lequel s'appelait justement Homère, à qui l'on peut assigner une patrie et une date et dont on connaît même les préférences politiques ! Comme le remarque A. Blanchet : « C'est presque trop beau ».

Toutefois, il faut se résigner à une concession grave : « Il n'y a pas un Homère, il y en a deux ». Le second a complètement renouvelé l'œuvre du premier. Homère de Chios — le premier — écrivait peu avant l'an 700, et Homère de Colophon — le second — aux environs de 650 avant J.-C. Ils ont pu se connaître. Cinquante ans seulement les séparent. « Pourquoi Homère le Jeune ne serait-il pas le petit-fils ou le petit-neveu d'Homère l'Ancien, puisqu'ils portent le même nom ? »

Si Homère le Jeune n'a fait que recueillir l'héritage de son aïeul, on se rapproche singulièrement de la thèse traditionnelle sur l'unité d'auteur. M. Mireaux met toute sa sagacité à distinguer ce qui appartient à l'un et à l'autre : Homère l'Ancien a écrit le « Courroux d'Achille » et le « Retour d'Ulysse ». Homère le Jeune a repris ces deux thèmes et les a fondus et enchâssés dans les deux poèmes plus amples que nous possédons.

Il serait trop long de donner ici les détails de la thèse de M. Mireaux, des raisons subtiles qu'il découvre de distinguer les deux Homère, d'opposer la mentalité de l'un à l'égard d'Illion à celle de l'autre, pour cette bonne raison qu'entre les deux la route de l'étain, vers le Caucase, a été conquise par les Grecs par l'occupation de la « septième Troie » des archéologues.

Ces routes de l'étain — il y en avait deux, une vers l'est, l'autre vers l'ouest — intéressaient prodigieusement les Grecs, tout comme les routes du pétrole nos contemporains.

« Ainsi donc, conclut M. Mireaux, comme toutes les épopées, comme l'*Enéide*, la *Pharsale*, la *Chanson de Roland*, la *Henriade*, les *Martyrs*, les poèmes homériques défendent une thèse. »

Et c'est parce que l'on peut démontrer que la thèse n'est pas traitée de la même manière dans toutes les parties du poème, qu'il faudrait admettre deux Homère. Ces beaux récits, qui sont devenus, pour nous, presque irréels, parce qu'ils planent dans les sommets de la poésie humaine, sont cependant puissamment enlacés dans le temps.

« Ainsi l'histoire vient-elle à l'appui de l'intuition artistique qui veut qu'une grande œuvre ne soit pas fille d'une suite de hasards heureux, mais d'un homme à la fois chéri des dieux et traversé comme nous de passions humaines. »

Et maintenant, M. A. Blanchet nous fait une confidence : il souhaite longue vie, sans trop y croire, aux assertions de M. Mireaux. Celui-ci a démoli les thèses encore récentes de Victor Bérard et de Paul Mazon. Sa thèse sera sans doute démolie à son tour par quelque jeune critique. Mais, grâce à lui, notre auteur a relu ou plutôt dévoré Homère : il l'a relu en entier, en trois jours (« mettons-en six » avoue-t-il) — selon le précepte de Ronsard. Il a été grisé par ce vin qu'on boit dans des coupes d'or ciselé. Il comprend qu'une telle merveille ait pu inspirer l'envol de la plupart de nos poètes d'Occident, tels : Ronsard, Racine, Gœthe, Hugo et Claudel. Ce dernier, à 80 ans, entend encore « ce grand cri d'Achille qui, à travers les âges, est venu faire vibrer ce petit lycéen de Louis-le-Grand. »

Quelle part fait-on dans notre enseignement actuel à ce chef-d'œuvre prodigieux ? M. Blanchet cite, en réponse à cette question, ce témoignage de Ramuz :

« C'était quand ces petites âmes qu'il faut bien appeler, malgré tout, sauvages, puisque c'était là sans doute ce qu'elles avaient de meilleur, réclamaient de l'herbe fraîche, et c'est de foin qu'on les nourrissait. Homère, si je puis dire, aurait pu être encore pour nous de l'herbe, mais on avait fauché Homère : on nous disait : voici des phrases, où est le verbe, où est le régime direct ? Et, au cœur même de ces phrases, toutes les beautés vivantes, après lesquelles on soupirait sans le savoir, auraient pu nous être offertes, bien sûr ; mais le temps n'était pas encore venu pour nous de nous en apercevoir. Nous ne distinguions en elles qu'un fourmillement de mots inconnus qu'il fallait apprendre par cœur, ou bien de tristes règles de grammaire ; rien qui pût apaiser la grande faim qui nous venait, et qui eût été de partir pour l'embouchure de la Venoge, avec une tente, une vieille marmite de campement, une hache et de nous mettre à construire un radeau. »

Quelle responsabilité n'ont pas les professeurs de littérature ? Il leur appartient d'allumer ou d'éteindre des âmes, de révéler ou d'escamoter des chefs-d'œuvre. Ecoutons encore Péguy sur ce thème :

« Il est effrayant, mon ami, écrivait-il, de penser que nous avons toute licence, que nous avons ce *droit* exorbitant, que nous avons *le droit* de faire une mauvaise lecture d'Homère, de découronner une œuvre de génie, que la plus grande œuvre du plus grand génie est livrée en nos mains, non pas inerte mais vivante comme un petit lapin de garenne. Et surtout que, la laissant tomber de nos mains... nous pouvons, par l'oubli, lui administrer la mort. Quel risque effroyable, mon ami, quelle aventure effroyable ; et surtout quelle effrayante responsabilité ! »

Ce que A. Blanchet souligne avec beaucoup de raison c'est la valeur toute spéciale de la poésie d'Homère pour nous Français. Notre poésie, à nous, est dans l'ensemble «, intellectuelle ou gentiment sentimentale, non pas tellurique et cosmique, non pas religieuse ».

« Un don qui nous fut refusé, c'est la fraîcheur et c'est bien pourquoi chez Homère, elle nous charme à ce point. »

Homère, ce sont les yeux de l'homme ouvert sur les beautés de la création, sur la source, sur « les bras blancs », sur « les belles joues », sur « les pieds légers », sur la mer, sur le soleil, sur le jeu des muscles, sur le rire, à tel point que nous disons volontiers « un rire homérique » ! Or, « le rire de Rabelais est gras, celui de Voltaire, pincé. Et Pascal ne rit pas » !

« Cette virginité de la nature, croyez-vous que nous n'en ayons plus besoin ? »

De même, le « divin » va-t-il nous devenir étranger, hors de la leçon de catéchisme ? Sans doute, Homère est loin de l'Evangile. Mais « il a bien quelqu'excuse de ne l'avoir pas médité » ! Combien par contre n'est-il pas plus loin de la sécheresse et du matérialisme de nos païens d'aujourd'hui !

« Pour Homère, en effet, le divin n'est pas à chercher, comme le voulait Baudelaire, « n'importe où hors du monde », mais près de nous, dans la table et la coupe de la chambre conjugale. »

Pour lui, tout est sacré, tout baigne dans le divin : l'Aube « aux doigts de rose » et la Nuit, la Terre et le Ciel, la Vie et la Mort même. Péguy a fort bien dit :

« Homère est le maître de tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand dans le monde, qui est le familier. »

C'est du reste pour cela que la poésie, le mystère, on ne sait quel charme inexprimable, enveloppent toute son œuvre, alors que chez beaucoup de nos poètes, il n'y a que çà et là des étincelles, des scintillements, ou « quelques éclats parcimonieux ».

Bref, nous serons d'avis, avec A. Blanchet, que les professeurs peuvent bien, à la rigueur, ignorer les thèses de M. Mireaux, mais qu'il ne leur est pas permis de ne pas communiquer à la jeunesse de nos jours, qui en a plus besoin que jamais, ce jaillissement spontané et primitif de poésie, dans Homère, qui est dans la littérature quelque chose d'analogue à ce que sont les peintures des cavernes néolithiques, dans l'ordre de l'art plastique.

IX

On a déjà passablement écrit sur 1848 et la part des catholiques dans les événements que rappelle cette date fameuse. M. André Trannoy, professeur à l'Institut catholique d'Angers, y revient, dans le numéro de juillet-décembre 1949 (paru depuis peu) de la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, sous ce titre : *Responsabilités de Montalembert en 1848*.

Montalembert est libéral, mais c'est un aristocrate, c'est un homme attaché à l'ordre, à la propriété. Par ailleurs, il est catholique dans toute la force du terme ; sa belle-sœur l'appelle plaisamment « primat des Gaules ». Il a de larges vues, ne regarde pas seulement la France et ce qui s'y passe, mais l'Europe et le monde. Son souverain à lui est à Rome, comme il l'écrira plus tard. Pour toutes ces raisons, il prend position d'emblée contre la révolution qui monte, à Rome, contre Pie IX et qui couve en France, contre Louis-Philippe.

Orateur d'une rare puissance, il lui arrive de soulever cette Chambre des pairs dont il fait partie, comme le jour — 14 janvier 1848 — où il parla contre l'écrasement du *Sonderbund* en Suisse. Il n'a pas 38 ans. C'est la pleine force du génie et du talent. Il est à la fois robuste et nerveux, puissant et pénétrant, fin et profond. Il a pourtant ses lacunes et elles sont graves :

« ...chevalier du Moyen Age, il demeure étranger au monde moderne, où l'argent conditionne de plus en plus les relations humaines, et le problème social lui échappe que pose la misère de la classe ouvrière naissante, d'ailleurs encore peu nombreuse. »

Il demeure « politique » et non pas social, comme Ozanam ou Melun. Quel choc va donc produire sur lui la révolution, tant de fois dénoncée par lui avant qu'elle n'éclate ?

Un sentiment humain jaillit d'abord en lui : la révolution lui enlève son siège, sa tribune naturelle à la Chambre des pairs. L'aristocrate est vaincu par la démocratie. Oui, « vaincu », et le mot vient naturellement sous sa plume. « Ma vie publique, écrit-il, est terminée à 37 ans... » Mais il est chrétien, et à genoux, à St-Sulpice, il prie en redisant le mot du Christ : *Fiat voluntas tua !*

Tristesse humaine, courage surnaturel, nous allons retrouver ce dédoublement en lui, sous bien des formes. Dans l'intimité, il sera pessimiste, aigri, amer, partagé entre la colère, le dégoût, la tristesse romantique. Il lui arrivera de rêver d'une retraite dans quelque solitude avec, pour compagnons, Tacite, Dante, Bossuet et les Moines d'Occident.

Mais par-dessus ces sentiments, monte la résolution de faire avant tout et partout son devoir de chrétien. Il se jette dans l'action. Il travaille à remonter « le courage des catholiques ». Il écrit dans l'*Univers*, pour dégager le catholicisme du régime déchu, réclamer la liberté religieuse, préparer les élections à l'Assemblée constituante. Il sait que Lamartine songe à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et dès lors il insiste sur le budget des cultes, qu'il regarde, avec raison comme une dette de l'Etat envers le clergé, scellée par le Concordat, et constituant une indemnité pour la spoliation des biens ecclésiastiques. Pie IX, quelques jours plus tard, exprimera la même pensée.

Son appel est entendu. Aux élections des 23-27 avril, sa tactique triomphe, la crainte aidant. Montalembert est élu dans le Doubs, de justesse d'ailleurs. Il contribue à l'élection de Thiers, à Rouen, et, nous dit-on, ne soupçonne même pas le danger de cette sorte de pacte entre la religion et les intérêts capitalistes ». Il ne voit pas d'un bon œil le mouvement catholique de l'*Ere nouvelle*, que dirigent cependant des hommes tels que Lacordaire et Ozanam.

Après le triomphe des élections, il y a un moment d'euphorie, chez les catholiques. Montalembert écrit dans l'*Univers* :

« ...Les lois oppressives... sont tombées, frappées à mort par le courage du moine (Lacordaire), et par les acclamations du peuple. La Seconde République a réparé aujourd'hui une des plus odieuses iniquités de son aînée... »

Il veut parler, on le comprend, de la restauration des Ordres religieux, que Lacordaire a inaugurée par celle des Dominicains et qu'il a fait acclamer en paraissant à la Chambre, en costume de moine. Armand de Melun, lui, songe immédiatement que l'on va pouvoir enfin s'occuper « de l'amélioration du sort de ce peuple proclamé souverain ». Dans cette joie du début, le christianisme espère même pouvoir parcourir la route avec le socialisme « ensemble et pacifiquement ».

Le 15 mai brise cette harmonie. Les socialistes, sous prétexte de porter une pétition à l'assemblée, forcent les portes de la Chambre et la prennent d'assaut. L'un d'eux, Huber, proclame : « Au nom du peuple, trompé par ses représentants, l'Assemblée est dissoute ».

Le lendemain, alors que l'ordre a été rétabli par la garde nationale, Lacordaire démissionne. « Dès que j'ai vu, écrira-t-il à Falloux, le peuple souiller sa cause au 15 mai, j'ai été dégoûté de mon siège de représentant ». Montalembert, lui, reste sur la brèche, mais il penche désormais vers la droite. Il fera cet aveu, le 28 mai :

« Toutes mes croyances politiques sont ébranlées,

pour ne pas dire détruites. J'ai dévoué les vingt plus belles années de ma vie à une chimère, à une transaction entre l'Eglise et le principe moderne. Or, je commence à croire non seulement que la transaction est *impossible*, mais que le principe moderne est bien exclusivement, comme le démontre Michelet dans son dernier volume sur la révolution, l'œuvre de Voltaire et de Rousseau et l'*antipode* du christianisme. »

Or, ce qu'il appelle « le principe moderne » se personnifie pour lui, dans la démocratie qui s'élabore et s'installe.

Mais voici le *vendredi 23 juin*... La dissolution des Ateliers nationaux provoque une insurrection furieuse et sanglante. Le 28 juin, Mgr Affre est tué en essayant de rétablir la paix. Montalembert écrit :

« Ce pauvre homme, dont nous avons dit tant de mal, Dieu l'a jugé digne de la plus belle des couronnes. Assurément sa mort est la plus belle page de l'Histoire de l'Eglise au XIX^e^ siècle. C'est l'idéal de la mort d'un évêque. Il y a de quoi nous faire rentrer sous terre, comme hommes... »

Mais après cette explosion d'admiration, il traduit les anxiétés des conservateurs, dont il fait partie. Il traite les insurgés de « vrais sauvages ». Il reconnaît que leur stratégie était excellente, mais ajoute : « leur inhumanité sans bornes ». Victor Hugo, de son côté, dénonçait, dans l'insurrection, à la fois la guerre sociale et la guerre servile. Et Montalembert l'approuve. Il voit dans la révolte ouvrière l'œuvre de Proudhon, l'auteur de la définition : « la propriété, c'est le vol ! » En effet, un insurgé arrêté a été interrogé. On lui a demandé pourquoi il s'était battu : « *Parce que tous les propriétaires sont des voleurs* » a-t-il répondu. Et cette réponse soulève l'indignation de Montalembert. Il a, lui, le « respect religieux » la propriété. Sur quoi, l'auteur de notre article fait cette remarque importante :

« Lui, l'héritier d'une tradition chrétienne de l'aristocratie foncière, qui limite le droit de propriété par la coutume, l'usage, et le soumet à une destination d'intérêt commun, il est contaminé par la législation révolutionnaire, il semble voir dans ce droit une manière d'absolu, un principe de liberté auquel nulle dérogation ne doit être apportée. »

Il s'institue donc le défenseur de la propriété. Les journaux de la Montagne l'appelleront, pour cela, « le *Pontife du Veau d'Or*, le *Jérémie de la Propriété* ». Notez bien qu'il n'est nullement insensible — à Dieu ne plaise — à la misère du peuple, au malheur des taudis ouvriers, dépeuplés par la répression des journées de juin. Il entre dans une commission parlementaire d'assistance. Il déclare, avec Melun : « Il faut que tout ce qui est possible soit fait, et *que tout ce qui ne sera pas fait soit reconnu impossible* ». Il a ses « pauvres » à lui, qu'il assiste régulièrement. Mais il reste avant tout l'homme politique. Il a de plus en plus horreur et pitié de la démocratie. Liée à « l'esprit moderne » elle aboutit, selon lui, logiquement au socialisme révolutionnaire.

Il ne tardera pas à accuser les rédacteurs de l'*Ere nouvelle* non seulement de crédulité, mais de « servilité ». Le fameux « Passons aux barbares » de l'ardent Ozanam lui paraît quasiment trahison. Montalembert prend publiquement position dans l'*Ami de la Religion*, le nouveau journal de Dupanloup ; il y accuse les catholiques sociaux d'être des dupes et plus souvent encore des instruments involontaires de l'hypocrisie socialiste qui prétend trouver dans l'Evangile son propre code ! Jésus-Christ, pour certains journaux rouges, n'est plus que le « prolétaire de Nazareth ».

Montalembert voudrait couper les ponts. Aussi, lorsque les élections présidentielles se préparent, il se rallie sans hésiter à la candidature de Louis-Napoléon. Il voit en lui, non certes le fondateur possible d'une dynastie, car il reste royaliste au fond de son cœur, mais l'homme qui vaincra le désordre. Trois conditions, dit notre auteur, ont déterminé son attitude : la première est l'instinct personnel et familial d'auto-défense ; ensuite, il est voué à la politique ; enfin, l'irréligion agressive de certains révolutionnaires et la religion frelatée des humanitaires font de lui l'adversaire résolu du socialisme. « Son tort est de se croire l'infaillible expression de l'intérêt catholique, de se montrer trop attaché à un passé aristocratique, trop solidaire du présent système bourgeois, trop peu prêt à en dégager l'Eglise. » A tout prendre, cependant, « il n'a jamais trahi sa mission de chef et de chrétien courageux ».

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Que vaut aujourd'hui la traduction de l'Evangile faite par l'abbé Garnier et restée populaire en beaucoup de milieux catholiques ?

R. — Depuis l'époque (1891) où l'intrépide missionnaire (1850-1920) fondait la *Ligue catholique de l'Evangile*, couvrait la France de cercles d'études et répandait par centaines de mille les exemplaires de sa traduction, bien des progrès ont été réalisés dans les études scripturaires : Encycliques *Spiritus Paraclitus* (1920) et *Divino afflante* (1945); création par Pie X de l'*Institut* et de la *Commission biblique ;* mise en train par le même Pontife de la révision de la Vulgate ; naissance de congrégations religieuses et de pieux instituts voués à l'impression et à la diffusion du saint texte ; Ecoles de haut savoir biblique, à Jérusalem et ailleurs ; grands commentaires de Cornély-Hummelauer et de Pirot ; création de la *Revue biblique ;* savantes fouilles, découvertes d'inscriptions ou de manuscrits importants ; grands travaux des PP. Lagrange, Prat, Bonsirven, de Grandmaison, de Mgr Batiffol, de tant d'illustres exégètes, historiens, philologues ; intérêt croissant pris par le public éclairé aux questions bibliques (témoin entre autres le succès de la Journée d'études organisée par la *Ligue catholique de l'Evangile*, à l'Institut catholique de Paris, 29 avril 1944), etc.

L'on pourrait donc craindre que la traduction Garnier, dont l'*Imprimatur* remonte au saint cardinal Richard, fasse figure un peu désuète, quoique soigneusement révisée par le R. P. Vermeylen S. Sp. Pendant ces quarante dernières années en effet ont paru beaucoup de traductions usuelles, Fillion, Lepin, Lesêtre, Vandenabeele, Girard, Tricot, Publiroc, Osty, Gourbillon, Paulus, Viaud, Beaufays,

Buzy, l'édition bijou des Missionnaires diocésains, celle des Bénédictins de Maredsous, celle que patronne Mgr Calvet, sans parler des *Vies populaires* de Jésus-Christ, celles de Fraisse et de Onfroy, destinées à la lecture en famille et que la Ligue de l'Evangile vient de rééditer, tant d'autres.

Quelles sont donc les qualités qui font que le petit *Evangile Garnier*, malgré son âge, exerce toujours son attirance ? Ce succès persistant et cet attachement sont dûs aux annotations du bas des pages, avec leurs caractéristiques à la fois nationales, sociales et spirituelles. Car dans ces notes d'apparence si simples se dessinent les grandes lignes d'une spiritualité que l'on pourrait réduire aux onze points que voici :

1° Une foi intense, chaleureuse, voisine du charisme que les théologiens désignent sous le nom de « foi des miracles » ; la foi du missionnaire apostolique qui, grâce à sa voix splendide et à sa puissante stature, inaugura, bien avant les hauts-parleurs, les grandes acclamations de l'Esplanade à Lourdes [1] et qui à deux reprises entraîna aux pieds du Pape de *Rerum Novarum* un pèlerinage de dix mille ouvriers bien authentiques.

2° Comme les grands missionnaires d'autrefois et de toujours, il fait tonner les grandes vérités : l' « incomparable sérieux de la vie chrétienne » avec son alternative, ciel ou enfer, la nécessité de faire des « œuvres » (au sens théologique du terme), d'employer les moyens et au besoin les grands moyens.

3° Une sévérité toute évangélique contre le Serviteur inerte qui ne profite point des grâces ; à plus forte raison contre celui qui fait du gaspillage [2].

4° Par contre l'insondable miséricorde du Cœur divin à l'égard du pécheur repentant et sincère. Qu'on relise, par exemple les notes sur Marie-Madeleine [3] et sur l'Enfant prodigue.

5° L'alliance possible, indispensable, de la piété et de l'action. Grande leçon pour notre époque ! Le prodigieux homme d'action garda toute sa vie la piété d'un fervent séminariste.

6° Il rappelle nettement la doctrine catholique concernant l'autorité et le pouvoir.

7° Par contre il s'élève contre le libéralisme de son temps.

8° Responsabilités effrayantes du riche, ou plus généralement de tous ceux d'entre nous qui ont été dotés par la Providence d'avantages divers pour le service de leurs frères [4]. Il ne manque pas d'insister sur les dangers de la cupidité moderne des biens matériels et sur les prédilections de l'Evangile pour les petits.

9° L'abbé Garnier, qui, au début, avait pratiqué la politique non sans succès, lutta de plus en plus contre ces « chrétiens qui mêlent la religion à la politique et ne comprennent le triomphe de la religion que par le triomphe de leur parti » (p. 206). Il fait la guerre au sophisme qui devait, après lui, paralyser, stériliser, dégrader, ou même pervertir tant de chrétiens, à savoir qu'une bonne politique *suffit* à régénérer un pays et que toute autre réforme doit lui céder le pas [5].

10° Sur la France, sa vocation historique, ses apostasies et les malheurs qu'elles ont entraînés, sur son relèvement possible, le valeureux apôtre se montre rude mais consolant.

11° Enfin il insiste à bon droit sur son thème favori : nécessité de l'Evangile pour régénérer le monde ; efficacité merveilleuse de l'Evangile, fruits étonnants qu'il produirait chez les individus et dans les différentes sociétés.

Les catholiques amis de l'Evangile apprendront donc avec satisfaction que plusieurs diocèses de France et de l'étranger se préparent à célébrer le centenaire (1950) de la naissance de ce précurseur, trop oublié, alors que de son vivant il avait été si justement légendaire.

[1] L'actuel directeur de la Ligue de l'Evangile a donné en France et en Belgique une conférence sur *l'Abbé Garnier précurseur*, où l'on découvre que ce prêtre a ouvert les voies dans une quinzaine de directions.

[2] ... « Autrefois tous les fidèles s'appliquaient à remplir les simples conseils. (A propos de la distribution de notre superflu). Et c'est pourquoi cette parabole (celle du mauvais riche) a eu tant de puissance pour résoudre la question sociale. Elle l'aurait encore, mais on ne la prêche pas assez. Voilà le remède au luxe païen qui déshonore la vie de tant de chrétiens. » (P. 200).

[3] « Même après les crimes les plus nombreux et les plus graves, même après les plus grands scandales, il ne faut pas désespérer : on peut compter sur le pardon, et même sur la grâce qui fait les saints. La pécheresse scandaleuse est devenue Sainte Madeleine.

La portée sociale de cette page est immense ; elle a suscité une foule d'œuvres pour le repentir et la réhabilitation.

Le monde cherche à faire tomber les âmes, et quand il y a réussi, il les laisse dans un mépris désespérant Jésus donne sa grâce pour empêcher de tomber et il relève avec amour les âmes les plus avilies. » (P. 96).

« Comment céder jamais aux sentiments de désespoir devant de pareilles promesses ? » (P. 196).

« Heureux le pécheur qui a senti avec quelle infinie tendresse Dieu l'a reçu dans le secret du sacrement de la pénitence et lui a fait entendre au fond du cœur le mot de pardon ! » (P. 196).

[4] « Dieu demandera à chacun selon les grâces qu'il aura reçues ; il y a de pauvres gens dont les désordres sont en grande partie excusés par leur mauvaise éducation et leur misère. Ils seront traités moins sévèrement que ces personnes qui ont tout reçu en partage, fortune, éducation, science, et dont la vie reste scandaleuse ou simplement inutile.

« Des ouvriers après des journées de fatigues, de simples femmes sans ressources trouvent moyen de faire beaucoup pour le bonheur de leurs frères, et certains riches exempts de tout souci, ne savent sacrifier ni un peu de leur temps, ni un peu de leur or, pour le bien de la société et le salut des âmes !

« Quel sujet de confusion, quel motif de crainte pour ces derniers ! » (P. 151).

[5] « Les hommes ne comprennent que difficilement les moyens employés par Dieu. Pour sauver un peuple, il faut, semble-t-il, en être le maître en possédant l'autorité suprême. De nos jours encore, combien expliquent tous les maux, par la faute des gouvernements et attendent tous les biens de leur intervention ; c'est une erreur funeste.

Jésus a sauvé le monde en lui faisant annoncer l'Evangile, en faisant pratiquer les vertus chrétiennes, par un grand nombre de personnes individuellement, puis dans des familles entières. Les gouvernements ne se sont convertis que plus tard et l'organisation des peuples chrétiens a été le couronnement de l'édifice spirituel élevé par l'Eglise. Voilà une vérité sociale et nationale très importante. Un gouvernement chrétien, nous l'avons déjà dit, a besoin d'un peuple chrétien qui le pousse. » (P. 120).

Et ailleurs (page 72) : « Le salut de la France est dans son retour à l'Evangile : elle serait sauvée si l'on avait mis à l'emploi de ce moyen la centième partie du zèle qu'on a déployé pour les partis politiques, qui ne sauraient nous sauver. »